**COURS CROISE 8**

**ADULTES ET ENFANTS : la relation à l’autre**

Quelques déclinaisons dans les textes

Texte introductif  : Alain Renaut, *La libération des enfants, 2002*

**1- Quel est le mot clef du texte de Renaut ?**

**2- Pourquoi l’enfant est-il considéré comme un être paradoxal ?**

**3- En quoi cette approche permet-elle une entrée intéressante dans la relation adultes / enfants ? Comment en souligne-t-elle la complexité ?**

 L’espace de l’éducation, sous ses deux faces (familiale et scolaire) est avant tout celui de la relation du monde des adultes à ce type d’être très particulier qu’est l’enfant. De ce fait, une bonne partie des questions soulevées par l'éducation se rattachent aux transformations qui se sont produites dans la représentation de ce type d'être à mesure que les sociétés sont devenues démocratiques et qu'elles se sont fondées, non plus (comme les sociétés anciennes) sur les valeurs de la tradition et de la hiérarchie, mais sur celles de la liberté et de l'égalité.

 Cette modernisation des sociétés correspond à un processus très lent, progressif et encore inachevé. Du fait même des bouleversements qu'elle induisait en matière de choix de valeurs, elle ne pouvait que se traduire, de manière générale, par une transformation de toutes les relations nous confrontant à l'altérité de l'« autre ». Par-delà ses différences (naturelles, sociales, culturelles), celui-ci s'est trouvé de plus en plus, dans le monde de l'égalité, identifié à un alter ego, à un autre moi-même, à un semblable. Dans de multiples registres, l'engendrement des sociétés modernes a ainsi procédé d'une réduction de l'altérité, plus ou moins lente parce que plus ou moins complexe selon les paramètres concernés (genres ou sexes, cultures, âges de la vie).

 Ces transformations de la relation à l'autre ont été et demeurent particulièrement ardues quand l'altérité de l'autre prend la figure de l'enfance. De fait, il se trouvait là une dimension d'altérité difficile à inscrire dans le registre pur et simple de l'égalité, en raison de l'immaturité et de la dépendance qui caractérisent l'enfant. En ce sens, la modernisation des représentations de l'autre, qui a fait apparaître tout être humain comme un semblable et comme un égal, a eu aussi pour effet de faire surgir progressivement le retrait durable de l'enfance par rapport à cette communauté des égaux que devenait, dans ses principes, la communauté démocratique.

 Les sociétés anciennes se représentaient l'altérité comme une différence de nature, qu'elles identifiaient à une différenciation de droit et en droit. Dans ce contexte, l'enfant a dû déjà, certes, intriguer par la proximité de fait dont, malgré tout, il témoignait avec le monde des adultes. Cet « autre » qu'est l'enfant est après tout un autre qui procède de moi, réagit souvent comme moi et, en tout état de cause, devient un moi. Seul cas de figure de ce type, l'enfant ne pouvait qu'induire, par son énigmatique ressemblance, une problématisation de son altérité. Il faudra ainsi faire justice de certaines des représentations les plus spectaculaires de l'histoire de l'enfance, qui ont accrédité la perspective simplificatrice selon laquelle la découverte du monde des enfants, dans ce qu'il a de spécifique, ne serait pas intervenue avant notre mie siècle. Pour autant, si l'identité de l'enfant avait déjà suscité l'étonnement des Anciens, la teneur même de l'interrogation sur cette identité s'est déplacée avec la naissance de la modernité. Quand se développe un vaste processus, tant culturel que politique, identifiant en droit les différents êtres humains et affirmant leur appartenance à un monde commun, l'enfant se met alors à faire problème pour des raisons symétriques et inverses : à l'époque de la proximité des égaux, il impose maintenant sa distance ou son écart de fait, qui vont être d'autant plus perçus comme faisant question qu'ils le seront désormais dans un monde dominé par la valeur du « même » ou du « semblable ». Selon le régime des Anciens aussi bien que selon celui des Modernes l'enfant a donc constitue un paradoxe. Sous le régime ancien de l’altérité, parce que l'enfant est un « autre » tout de même identique. Sous le régime moderne de l’identité, parce qu’il est un « même » néanmoins différent. L’éducation est cet espace où le monde des adultes vit son rapport (familial et pédagogique) à l’enfance.

**GROUPE 1 : 1 exemple d’exploration des relations enfant / adulte dans les *Contes* Andersen**

**1- Pourquoi le bonhomme de neige peut-il être assimilé à un enfant ? Montrez, en particulier, qu’il découvre le monde avec des yeux d’enfants. Comment le chien le caractérise-t-il ? Retrouve-t-on à travers cette caractérisation l’altérité paradoxale dont parle Renaut ?**

**2- Montrez que le conte peut être lu comme une métaphore du grandissement, de l’évolution.**

**3- Quel rôle le chien joue-t-il auprès du bonhomme de neige ? Justifiez précisément votre réponse.**

**4- Quel rôle joue le dialogue dans ce processus ?**

**5- Montrez que le bonhomme de neige est avant tout présenté comme un être de désir.**

**6- Comment sa passion irrationnelle pour le poêle est-elle finalement expliquée ?**

« LE BONHOMME DE NEIGE »

 « Je sens que ça craque de partout en moi, avec ce froid délicieux ! dit le bonhomme de neige. Il n'y a pas de doute, la morsure du vent vous ravigote ! Mais comme elle me regarde fixement, celle-là, avec son œil ardent' ! » C'est du soleil 2 qu'il parlait. Il était sur le point de se coucher. « Elle ne me fera pas cligner des yeux, je saurai bien garder mes morceaux. »

C'étaient deux grands morceaux de tuiles de forme triangulaire qui lui servaient d'yeux. Sa bouche était un vieux bout de râteau : comme cela, il avait des dents.

Il était né au milieu des hourras des garçons, avait été salué par le tintement des clochettes et le claque­ment de fouets des traîneaux.

Le soleil se coucha, la pleine lune apparut, ronde et grande, claire et belle, dans le ciel bleu.

« La voilà encore, qui revient par un autre côté ! » dit le bonhomme de neige. Il croyait que c'était le soleil qui se montrait à nouveau. « Je lui ai fait perdre l'habitude de regarder fixement les gens ! Maintenant, elle n'a qu'à rester là en l'air, à éclairer, et comme cela, je pourrai me voir moi-même. Si seulement je savais comment on fait pour se déplacer ! J'aimerais tellement changer de place ! Si j'y arrivais, je descen­drais pour glisser sur la glace, comme je l'ai vu faire aux garçons. Mais je ne sais pas courir ! »

« Ouste ! Ouste ! » aboyait le vieux chien de garde attaché à une chaîne. Il était un peu enroué, depuis l'époque où il avait été chien d'appartement, et où il couchait sous le poêle. « Le soleil t'apprendra certaine­ment à courir ! J'ai vu cela l'année dernière avec celui qui était là avant toi, et celui qui était là avant lui. Ouste ! Ouste ! et ils ont tous disparu.

* Je ne te comprends pas, camarade ! dit le bon­homme de neige. Est-ce que c'est celle-là, là-haut, qui va m'apprendre à courir ? » Il pensait à la lune. « C'est vrai, elle s'est enfuie tout à l'heure, quand je l'ai regar­dée fixement, et maintenant, elle revient d'un autre côté !
* Tu ne sais rien ! dit le chien de garde, mais il est vrai que tu viens d'être fabriqué ! Celle que tu vois maintenant, elle s'appelle la lune. Celle qui est partie, c'était le soleil. Elle reviendra demain, elle t'apprendra certainement à descendre dans le fossé qui est au bas des fortifications. Le temps va bientôt changer. Je le sens dans ma patte arrière gauche, j'ai des élance­ments. Le temps va changer!
* Je ne le comprends pas, dit le bonhomme de neige, mais j'ai l'impression qu'il dit quelque chose de désagréable. Celle qui me regardait fixement et qui a disparu, et qu'il appelle le soleil, elle n'est pas mon amie non plus. Je le sens bien !
* Ouste ! Ouste ! » aboya le chien attaché à la chaîne, il tourna trois fois sur lui-même et puis alla se coucher dans sa niche pour dormir.

Le temps changea effectivement. Un brouillard très épais et humide s'étendit au petit matin sur toute la région. Au lever du jour, le vent se leva, un vent gla­cial, le gel était vraiment mordant, mais quelle belle vision offrit le soleil à son lever ! Tous les arbres et les buissons étaient couverts de givre, comme s'ils avaient été une forêt de coraux blancs. On aurait cru que toutes les branches étaient recouvertes de fleurs d'un blanc rayonnant. Les innombrables petits rameaux délicats qu'on ne peut pas voir en été à cause des nombreuses feuilles apparaissaient un à un. C'était une dentelle d'un blanc si étincelant qu'on aurait dit qu'un éclat blanc jaillissait de chaque branche. Le bou­leau pleureur se balançait au vent, il était plein de vie, comme les arbres en été. C'était d'une beauté sans pareille ! Et lorsque le soleil se mit à briller, oh ! quel scintillement, comme si on avait saupoudré le tout de poussière de diamant, et sur la couche de neige qui recouvrait le sol, les gros diamants jetaient leurs feux, ou bien on pouvait aussi croire qu'une quantité innom­brable de toutes petites bougies brûlaient, plus blanches encore que la neige blanche.

« C'est d'une beauté sans pareille ! » dit une jeune fille qui sortit dans le jardin en compagnie d'un jeunehomme, puis s'arrêta juste à côté du bonhomme de neige, pour regarder les arbres resplendissants. « Le spectacle qu'on voit en été n'est pas plus beau que celui-là ! » dit-elle, et ses yeux rayonnaient.

« Et on ne voit pas de gars comme celui-là ! dit le jeune homme en montrant du doigt le bonhomme de neige. Il est remarquable ! »

La jeune fille rit, fit un signe de tête au bonhomme de neige, puis elle dansa avec son ami sur la neige, qui crissait sous leurs pas, comme s'ils avaient marché sur de l'amidon.

« Qui sont-ils, ces deux-là ? demanda le bonhomme de neige au chien de garde. Tu habites à la ferme depuis plus longtemps que moi, les connais-tu ?

* Mais oui ! dit le chien de garde. Elle m'a caressé et il m'a donné un os. Ceux-là, je ne les mords pas !
* Mais à quoi jouent-ils ? » demanda le bon­homme de neige.

« Ils sont amoureux, ce sont des fiancés ! dit le chien de garde. Ils vont s'installer dans une niche et ils vont ronger des os ensemble. Ouste ! Ouste !

* Sont-ils aussi importants que toi et moi ? » demanda le bonhomme de neige. « Ils font partie des maîtres ! dit le chien de garde.

On sait vraiment peu de chose quand on est né la veil­le ! Je m'en rends compte quand tu parles ! J'ai de l'âge et du savoir, je connais tout le monde ici à la ferme ! Et j'ai connu une époque où je n'étais pas ici au froid, attaché à une chaîne. Ouste ! Ouste !

* Le froid est bien agréable ! dit le bonhomme de neige. Raconte ! Raconte ! Mais ne fais donc pas de bruit avec ta chaîne, car cela produit des craquements en moi !
* Ouste ! Ouste ! aboya le chien de garde. J'ai été un petit chien, ils me trouvaient gracieux, et à

l'époque, je couchais sur une chaise de velours là-bas dans le manoir. Les maîtres les plus haut placés me prenaient sur les genoux, on me donnait des baisers sur le museau, et on m'essuyait les pattes avec un mouchoir brodé. On m'appelait "le plus mignon", "le gentil petit bambin", mais ensuite, je suis devenu trop grandà leur goût et ils m'ont donne à la gouvernante. Je suisallé au sous-sol ! Tu peux voir à l'intérieur, de l'endroit où tu es. Tu peux voir jusque dans la pièce où j'ai été le maître, car c'est bien ce que j'étais chez la gouvernante. C'était certes un lieu plus modeste que l'étage au-dessus, mais c'était plus agréable. Il n'y avait pas d'enfants pour me tripoter et me traîner partout, comme c'était le cas au-dessus. La nourriture était aussi bonne qu'avant, et j'en avais beaucoup plus !

J'avais mon propre oreiller, et puis il y avait un poêle. A cette époque de l'année, c'est ce qu'il y a de plus agréable au monde ! Je me faufilais tout au-dessous, si bien qu'on ne me voyait plus. Oh, je rêve de ce poêle encore maintenant ! Ouste ! Ouste !

* Est-ce qu'un poêle est tellement beau ? demanda le bonhomme de neige. Est-ce qu'il me ressemble ?

Il est tout le contraire de toi ! Il est noir comme du charbon ! Il a un long cou et un cylindre en cuivre. Il se nourrit de bois de chauffage, si bien que le feu lui sort de la bouche. Il faut se tenir à côté de lui, tout près, au-dessous de lui, c'est infiniment agréable ! Tu dois le voir en regardant par la fenêtre depuis l'endroit où tu te trouves ! »

Et le bonhomme de neige regarda, et en effet, il vit un objet noir muni d'un cylindre de cuivre. La lueur du feu sortait par le bas. Un sentiment étrange s'em­para du bonhomme de neige. Il avait l'impression de ne pas pouvoir se l'expliquer lui-même. Il était aux prises avec quelque chose qu'il ne connaissait pas, mais que tous les êtres humains connaissent, s'ils ne sont pas des bonshommes de neige.

« Et pourquoi l'as-tu quittée ? » dit le bonhomme de neige. Il sentait que ce devait être un être du sexe fémi­nin. « Comment as-tu pu quitter un endroit comme celui-là ?

— J'ai bien été obligé de le faire ! dit le chien de garde. Ils m'ont mis dehors et m'ont attaché ici à cette chaîne. J'avais mordu à la jambe le plus jeune des fils de la maison, parce qu'il m'avait enlevé l'os que j'étais en train de ronger. Je me disais bien : os pour os ! Mais ils ont mal pris la chose, et depuis cette époque-là, je suis resté attaché à la chaîne, et j'ai perdu ma voix claire. Écoute comme je suis enroué : Ouste ! Ouste ! Voilà comment cela s'est terminé ! »

Le bonhomme de neige n'écoutait plus. Il continuait à plonger les regards dans le sous-sol où habitait la gouvernante, dans son salon, où le poêle se tenait sur ses quatre pieds de fer, sa taille était semblable à celle du bonhomme de neige lui-même.

* « Il y a de curieux craquements en moi ! dit-il. Est-ce que je ne pourrai jamais entrer ? C'est un désir inno­cent, et nos désirs innocents peuvent tout de même être réalisés ! C'est mon désir le plus ardent, mon seul désir, et il serait presque injuste qu'il ne soit pas satis­fait. Il faut que j'entre, il faut que je m'appuie contre elle, quand bien même je devrais briser la fenêtre !
* Tu 'n'entreras jamais ! dit le chien de garde. Et si tu arrivais à t'approcher du poêle, il ne resterait rien de toi. Ouste ! Ouste !
* Il ne reste déjà presque plus rien de moi ! dit le bonhomme de neige. Je crois bien que je suis en train de me casser en deux ! »

Le bonhomme de neige resta toute la journée à regarder par la fenêtre. A la nuit tombante, le salon n'en était que plus attrayant. Le poêle répandait une lumière tellement douce que ni la lune ni le soleil ne peuvent éclairer de cette manière, non, seul le poêle peut répandre une lumière pareille, quand il a été chargé. Si quelqu'un ouvrait la porte, la flamme refluait au dehors, selon son habitude. Un vif flamboie­ment empourprait le visage blanc du bonhomme de neige, il était inondé de lumière rouge jusqu'à la poi­trine.

« C'est impossible à supporter ! dit-il. Comme ça lui va bien de tirer la langue ! »

La nuit fut très longue, mais pas pour le bonhomme de neige. Il suivit le cours de ses agréables pensées, qui gelaient d'ailleurs à en craquer.

Vers le matin, les fenêtres du sous-sol étaient cou­vertes de givre. Elles étaient ornées des plus ravis­santes fleurs de glace qu'un bonhomme de neige pût demander, mais elles cachaient le poêle. Les vitres ne voulaient pas se dégivrer, il ne pouvait pas le voir. On entendait des craquements et des crissements, le froid vif et mordant avait tout pour satisfaire un bonhomme de neige, mais il n'était pas satisfait. Il aurait pu et aurait dû se sentir heureux, mais il n'était pas heureux : il languissait d'amour pour le poêle.

« C'est une maladie redoutable pour un bonhomme de neige ! dit le chien de garde. J'ai aussi souffert de cette maladie, mais maintenant, c'est une affaire clas­sée ! Ouste ! Ouste ! Le temps va changer ! »

Et le temps changea, il commença à dégeler.

Le dégel s'accentua, le bonhomme de neige dimi­nua. Il ne dit rien, il ne se plaignit pas, et c'était le signe auquel on pouvait s'attendre.

 Un matin, il s'effondra. Une sorte de manche à balai resta dressé en l'air, là où il avait été. Les garçons s'en étaient servis pour le fabriquer.

« Maintenant, je comprends pourquoi il languissait ! dit le chien de garde. Le bonhomme de neige avait une raclette de poêle dans le ventre ! C'est elle qui s'est émue en lui, maintenant, c'est une affaire classée. Ouste ! Ouste ! »

Et bientôt, l'hiver fut aussi une affaire classée.

« Ouste ! Ouste ! » aboya le chien de garde, mais les petites filles du manoir chantèrent :

*Sors de terre, muguet des bois, frais et superbe !
Saule, suspends ton gant de laine !
Venez, coucou, alouette, chantez !
Le printemps commence dès la fin de février !
Moi aussi, je chante : coucou, cuicui !
Viens, bon soleil, viens souvent de cette façon !*

Et personne ne pense au bonhomme de neige.

**Groupe 2 : Un exemple d’exploration des relations enfant / adultes dans *Aké, les années d’enfance* de Soyinka**

**1- Comment l’obsession infantile de Wole pour le lave-mains est-elle rendue ?**

**2- Quel rôle joue l’adulte (Essay) dans cet épisode ? Comment s’y prend-il avec Wole ? Pourquoi peut-on dire qu’il se montre habile ?**

**3- En quoi cet extrait est-il révélateur de la façon dont l’adulte (Essay) conçoit l’enfant (Wole) ?**

**4- Comment les adultes se comportent-ils à la fin de l’extrait ? Analysez en particulier l’attitude de Joseph. Comment Wole réagit-il à l’exercice de cette surveillance généralisée ?**

J’avertis également le Lave-Mains en lui donnant un coup de pied ; après tout c’était lui la cause de « l’habitude » dont la guérison avait nécessité les efforts de toute la maison. Ce lave-mains était l’une des nombreuses présences mystérieuses de notre demeure, avec ses mille renfoncements, étagères et rebords. Parmi la débandade des cafards, les sachets de sel, les cachets, les petits flacons, les savons et les porcelaines ébréchés disputaient la place aux paquets de permanganate de potasse, aux morceaux d’alun, au glucose et à toutes sortes de levures. Comme tous les autres meubles il ne servait pas qu’à l’usage pour lequel il était connu. Et, plus que tous les autres, c’était un REPÈRE. L’intérieur de la maison se définissait en fonction de sa position par rapport à lui… c’est dans le coin du lave-mains…en dessous du lave-mains je passais devant le Lave-Mains lorsque... va me chercher le bâton qui se trouve à côté du Lave-Mains... il m'a poussé contre le Lave-Mains... j'étais en train de nettoyer le Lave-Mains...

Même les souris avaient pris l'habitude de se sauver de l'office par un chemin direct et unique qui les amenait derrière ou en dessous du Lave-Mains.

Il était plus haut par-derrière que par-devant, si bien que, lorsque Essay levait le couvercle dans les rares occasions où on l'avait fermé et qu'il le rabat­tait en arrière sur ses gonds, il montait, montait jusqu'à sa hauteur puis la dépassait ; et pour nous Essay était très grand. S'il n'y avait pas eu de mur pour l'y appuyer, rien n'aurait pu empêcher le meuble de basculer en arrière sous le seul poids de ce couvercle.

Le lave-mains proprement dit était assis dans un gros trou de la planche qui formait le dessus de l'intérieur, en dessous du grand couvercle, et tou­jours il me semblait, tandis que je scrutais les ténèbres du placard inférieur, que ce qu'aperce­vaient les cafards, quand ils levaient les yeux vers cette grosse protubérance en émail blanc, devait être tout à fait semblable à ce que voyaient les rats qui galopaient dans le grand trou de la latrine, à chaque fois que le derrière d'une grande personne remplis­sait l'ouverture de la planche au-dessus d'eux. Les deux trous avaient à peu près la même dimension, mais c'était là la seule ressemblance. Le placard inférieur avait une porte séparée qui s'ouvrait selon un axe horizontal et se fermait par un mauvais crochet en fer. Ses deux rayons donnaient refuge à tous les objets qu'on ne trouvait pas dans l'office comme à ceux pour lesquels il n'y avait pas de place sur la table de la salle à manger, sur la table de toilette de la chambre de Chrétienne Sauvage, sur l'appui de fenêtre à côté de la place de Papa à la table de la salle à manger ou sur le petit placard fixé derrière sa tête où il gardait ses sels anglais, sa brosse à dents, ses tampons d'ouate et un flacon de cet « Alcool » mystérieux qu'il utilisait de temps en temps à la place de son petit bâton pour se nettoyer les dents. Tous les autres éléments de cette famille d'objets domestiques résidaient dans le Lave-Mains.

Ayant longuement réfléchi à cet angle singulier du couvercle, je parvins à la conclusion que les centi­mètres en plus à l'arrière étaient destinés à per­mettre l'existence de ce rebord supplémentaire sur lequel on posait, en plus du savon, tous les objets qui ne trouvaient pas place dans l'armoire du dessous. La recherche d'un membre quelconque de cette famille d'objets, tel qu'un tube d'aspirine ou un savon exotique, commençait et finissait habituelle­ment au Lave-Mains.

Cette « habitude » avait été contractée à mon insu. Quant à Essay, rien ne lui échappait. Un jour que je me rendais de la pièce de devant à l'office et que mon chemin passait entre le Lave-Mains et la table de la salle à manger, il me cria :

* Arrête !

 Je restai figé sur place.

* Pourquoi as-tu fait cela ?

 J'ignorais ce que j'avais fait. Il m'observa avec une vive attention.

* Très bien. D'où venais-tu ?
* Iwaju-ile[[1]](#footnote-1).
* Et tu allais à l'office, n'est-ce pas ?
* Oui, Père. J'avais besoin d'aller chercher un livre.
* Je vois. (Il réfléchit un instant.) Maintenant, retourne. Reste assis à ton bureau pendant une minute. Au bout d'une minute, va à l'office exactement comme tu fais normalement.

Une minute plus tard je prenais le virage à quatre-vingt-dix degrés devant le Lave-Mains lorsque l'ordre résonna de nouveau :

* Arrête !

 Je m'immobilisai. Si rapide que l'ordre eût été, il arrivait trop tard pour servir le but que mon père pouvait viser. De nouveau il m'observa attentivement.

* Retourne encore une fois. Mais maintenant, lorsque je dirai : « Arrête », reste exactement dans la position où tu es. Ne bouge pas la tête, ni les épaules, rien. Si tu as un pied devant l'autre, reste exactement comme tu es. Tu comprends ?
* Oui, Père.
* Tu ne dois même pas te retourner pour me regarder. Avance comme tu le fais normalement lorsque tu vas à l'office. Ne change pas ton allure, rien. Peut-être que cette fois-ci je ne vais même pas t'arrêter ; et si je le fais, ce ne sera peut-être pas au même endroit. Je peux crier : « Arrête ! » n'importe quand. Bon, c'est clair ?

C'était clair mais des plus mystérieux. Je ne voyais vraiment pas où il voulait en venir, et j'essayais de me rappeler comment je marchais. Il me semblait que rien n'avait changé dans ma façon de marcher, mais qui pouvait le savoir ? Essay seulement. Je m'attendais que cette fois-ci l'ordre serait donné en un lieu différent, mais non, il vint exactement au même endroit, et j'obéis à ses instructions, je l'espérais, à la lettre. Bon, et alors ? Une lueur de satisfaction brillait sur son visage. Il se renversa sur sa chaise, contempla mon existence pendant un long moment, hocha lentement la tête.

* Qu'est-ce que ta main fait sur ta bouche ?

Ma main ? ma bouche ? Je revis rapidement ce que je venais de faire. C'était vrai. J'avais la main posée légèrement sur ma bouche, un peu à gauche. Et ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'elle était mouillée. Je l'écartai de mon visage. Pas de doute, j'avais les doigts mouillés.

* Tu ne sais donc pas ce que tu fais à chaque fois que tu passes devant ce lave-mains ?
* Non, Père.

 Maintenant cependant, de vagues soupçons d'un rite bizarre de purification commençaient à émerger de mon esprit. Il y avait le souvenir d'un bras qui s'en allait tout seul comme un serpent, plongeait dans le bassin... oui, je me dis que maintenant je savais ce qu'Essay avait patiemment observé. Mes lèvres, que je sentais fraîches et humides, confirmaient la suite du geste. En passant près du Lave-Mains ma main filait vers la cuvette, plongeait, passait comme un éclair sur mes lèvres, de gauche à droite. Me surprenant à faire le geste plusieurs fois par la suite, je me demandais s'il ne s'agissait pas d'une forme de folie.

Cela durait depuis longtemps ; il fallut tout aussi longtemps pour me guérir. Tous les habitants de la maison reçurent l'ordre de me surveiller, de crier juste avant le geste fatal ou de me dénoncer s'il était trop tard. Joseph prenait grand plaisir à me suivre sur la pointe des pieds, à me faire sauter au plafond en imitant la voix de mon père et en me criant d'arrêter. Si ni mon père ni ma mère n'était dans la maison, Lawanle ou Nubi ou l'un des « cousins » essayait d'assumer les fonctions d'instructeur. Même Tinu, plus âgée que moi d'un an et quelques mois à peine, se mit de la partie. Je ressentais un désir ardent de les enfermer tous, à commencer par elle, dans le sombre intérieur du Lave-Mains et de verser l'eau sale de la cuvette sur leurs têtes.

Les pluies revinrent. L'harmattan, cette époque où la peau gerçait et où les pots de vaseline, d'onguent mentholé et de pommade se vidaient rapidement, disparut de nos mémoires jusqu'à l'année suivante. Une habitude qui était née avec l'harmattan, lorsque je m'attardais près du Lave-Mains et mouillais la peau fendillée de mes lèvres, disparut aussi avec la fin de cette saison. Qu'elle eût pu devenir un geste aussi machinal et aussi parfait ne m'intrigua pas longtemps ; il y eut d'autres habitudes à contracter, puis à abandonner de force ou à remplacer par d'autres avant qu'elles ne fussent remarquées par la vigilance jamais en défaut d' Essay ou de Chrétienne Sauvage.

**GROUPE 3 : La relation adulte / enfant *dans Emile ou De l’éducation***

**1- Lisez attentivement le texte de M. Fabre : comment Rousseau rebat-il les cartes de la relation entre l’adulte et l’enfant ?**

**M. Fabre, « Portrait du précepteur en renard : Emile ou la métis pédagogique »**

 Avec le jeune enfant, dit Rousseau, on n’obtient rien si non par la force ou la ruse : il faut ou le contraindre ou le tromper. Bien entendu, Rousseau préfère la ruse. Car si le maître peut dominer l’élève, c’est qu’il dispose « de tout ce qui l’environne ». Mais entre l’éducation traditionnelle (ce dressage à la Poséidon) et l’éducation naturelle (la ruse d’Athéna), la symétrie n’est qu’apparente. Il ne s’agit pas d’une simple inversion des rapports de pouvoir, mais d’un changement beaucoup plus radical qui consiste dans l’aménagement d’un milieu éducatif susceptible de neutraliser les relations de domination en les inscrivant dans les choses mêmes, ce qui fonde une « pédagogie des situations ». La ruse du maître consiste donc à inventer des situations pertinentes par rapport aux finalités éducatives et qui puissent capter l’intérêt de l’élève . Cette maîtrise requiert un savoir herméneutique : la connaissance des besoins de chaque âge et l’art d’en déchiffrer les signes. Chez Rousseau, l’herméneutique du besoin ou du désir commande l’ingéniosité didactique.

 Doit-on y voir une nouvelle forme de domination, plus dangereuse encore que la violence, puisque se dissimulant derrière la neutralité des dispositifs ? Mais pour Rousseau, la fonction du piège est bien d’éviter le face à face du maître et de l’élève afin que toute l’énergie de l’élève soit canalisée vers l’apprentissage. L’intelligence d’Émile, dégagée alors du souci « d’éluder un incommode empire », se portera tout entière sur la situation afin « de tirer de tout ce qui l’environne le parti le plus avantageux pour son bien être actuel » . La *métis* pédagogique revient donc à neutraliser les rapports de domination en les transmuant en nécessités. Ce n’est plus le maître qui ordonne mais c’est le milieu qui contraint : il faut bien sortir du puits ou de la forêt. Telle est cette méthode de la liberté bien réglée par laquelle on conduit l’élève, mais seulement « par les seules lois du possible et de l’impossible »

**2- Pourquoi peut-on dire que dans l’extrait suivant le précepteur est un véritable « renard » ?**

**3- En quoi, plus largement, cet extrait peut-il être lu comme une fable ?**

**4- Montrez qu’il répond à l’idée que Rousseau développe dans l’extrait suivant : « Au reste, j'appelle plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette science, parce qu'il s'agit moins pour lui d'instruite que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver. »**

**5- (à mettre en lien avec la question 1) : Si Rousseau rebat les cartes de la relation éducative, montrez que la ruse et la dissimulation actent tout de même une profonde dissymétrie entre l’adulte et l’enfant.**

**EXTRAIT p. 240-243** On ne saurait imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avait asservi son malheureux gouverneur ; car l'éducation se faisait sous les yeux de la mère, qui ne souffrait pas que l'héritier fût désobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il fallait être prêt pour le mener, ou plutôt pour le suivre, et il avait toujours grand soin de choisir le moment où il voyait son gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, et se venger le jour du repos qu'il était forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, et je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avais à lui complaire ; après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement.

 Il fallut d'abord le mettre dans son tort, et cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfants ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la pré­voyance ; j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je savais être extrê­me­ment de son goût ; et, dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui proposer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin ; j'insistai, il ne m'écouta pas ; il fallut me rendre, et il nota précieusement en lui-même ce signe d'assujettis­sement.

 Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avais pourvu ; moi, au contraire, je paraissais profondément occupé. Il n'en fallait pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail pour le mener promener au plus vite. Je refusai ; il s'obstina. Non, lui dis-je ; en faisant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas sortir. Eh bien, reprit-il vivement, je sortirai tout seul. Comme vous voudrez. Et je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissais faire et que je ne l'imitais pas. Prêt à sortir, il vient me saluer ; je le salue ; il tâche de m'alarmer par le récit des cour­ses qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il allait au bout du monde. Sans m'é­mou­voir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, et, prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le temps, et qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, et pense que le ciel et la terre sont intéressés à sa conservation  ? Cependant il commence à sentir sa faiblesse ; il comprend qu'il se va trouver seul au milieu de gens qui ne le connaissent pas ; il voit d'avance les risques qu'il va courir ; l'obstination seule le soutient encore ; il descend l'escalier lentement et fort interdit. Il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui lui peut arriver par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

 C'était là que je l'attendais. Tout était préparé d'avance ; et comme il s'agissait d'une espèce de scène publique, je m'étais muni du consentement du père. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il entend à droite et à gauche différents propos sur son compte. Voisin, le joli monsieur! où va-t-il ainsi tout seul ? il va se perdre ; je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous-en bien. Ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son père parce qu'il ne voulait rien valoir  ? Il ne faut pas retirer les libertins ; laissez-le aller où il voudra. Eh bien donc! que Dieu le conduise! je serais fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin, il rencontre des polissons à peu près de son âge, qui l'agacent et se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul et sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, et il éprouve avec beaucoup de surprise que son nœud d'épaule et son parement d'or ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes amis, qu'il ne connaissait point, et que j'avais chargé de veiller sur lui, le suivait pas à pas sans qu'il y prît garde, et l'accosta quand il en fut temps. Ce rôle, qui ressemblait à celui de Sbrigani dans *Pourceaugnac,* demandait un homme d'esprit, et fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide et craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple, confus, et n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment qu'il rentrait, son père descendait pour sortir, et le rencontra dans l'escalier. Il fallut dire d'où il venait et pourquoi je n'étais pas avec lui . Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le père lui dit plus sèchement que je ne m'y serais attendu : Quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître ; mais, comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproche et sans raillerie, mais avec un peu de gravité ; et de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'était passé n'était qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaisir qu'il passait avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étaient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

1. Pièce de devant, devant de la maison. (N.d.A.) [↑](#footnote-ref-1)